



THÉÂTRE

de Sartrouville
et des Yvelines

CDN

direction ABDELWAHEB SEFSAF

théâtre musical

Kaldûn

texte et mise en scène
Abdelwaheb Sefsaf

création
Nomade in France
et Canticum Novum

29 NOV > 2 DÉC 2023

mercredi 29 novembre 20h

jeudi 30 novembre 19h30

vendredi 1^{er} décembre 20h

samedi 2 décembre 17h

tarifs de 25 € à 10 €

réservation 01 30 86 77 79

theatre-sartrouville.com

Théâtre de Sartrouville et des Yvelines – CDN
Place Jacques-Brel 78500 Sartrouville

3 peuples
3 révoltes
3 continents

revue de presse

contact presse

ZEF - Isabelle Muraour 06 18 46 67 37

assistée de Clarisse Gourmelon 06 32 63 60 57

contact@zef-bureau.fr / zef-bureau.fr

CULTURE/

Par
JACQUES DENIS
Envoyé spécial à Nouméa
Photo **NICOLAS PETIT**

La voix d'un récitant perce sous les étoiles et le chant des cigales. «Ceci est le commencement d'un spectacle qui s'appelle Kaldûn, requiem ou le pays invisible. "Kaldûn", c'est le nom donné à la Nouvelle-Calédonie par les Algériens déportés en 1871. "Requiem", c'est une prière, un chant pour les morts dans la liturgie catholique. "Le pays invisible", c'est la représentation de la mort, dans le discours cérémoniel kanak.» C'est le metteur en scène Abdelwaheb Sefsaf qui parle. Également musicien et auteur de cet ambitieux projet qu'il porte depuis plusieurs années, qui prend tout son sens face à un parterre posé sur des nattes ou à même l'herbe grasse de l'agora de Hienghène, un village situé à près de six heures de route de Nouméa. Au cœur de la verdoyante côte Nord-Est de la Nouvelle-Calédonie, le fief de la culture kanak fut le territoire natal de Jean-Marie Tjibaou, martyr de la cause indépendantiste.

Non loin de là, à Tiendanite, dix militants, dont deux frères de Tjibaou, furent assassinés en 1984. Kaldûn, requiem ou le pays invisible évoque cette tragédie, comme il parle des sans-terre, ceux de la «sous-France» pour paraphraser le texte d'Abdelwaheb Sefsaf.

REQUISITOIRE CONTRE LA COLONISATION

Sur la vaste esplanade du centre culturel Goa Ma Bwarhat de Hienghène, cernée de totems à l'effigie des 24 tribus locales, pas de concurrence de mémoires, mais une convergence des histoires : au printemps 1871, la Commune se termine dans un bain de sang et les survivants sont condamnés au bagne ; au même moment, le cheikh el-Mokrani prend la tête d'une insurrection en Algérie, matée par les occupants qui condamnent au bagne certains des insurgés ; 1871 toujours, la France met en place le «permis d'occupation des terrains domaniaux» qui entraîne une spoliation des terres autochtones avec pour conséquence, sept ans plus tard, la révolte kanake, elle aussi

matée, la tête du chef Arai devenant trophée exposé à Paris.

Au pays de la patience, ce requiem prend les traits d'un réquisitoire contre la colonisation, dont les galères demeurent bien présentes en Nouvelle-Calédonie comme dans les cités de la France périphérique.

«Ce projet raconte la même histoire que la nôtre. L'Algérie, c'est comme la Kanakle», tranche Albert, quinquagénaire qui fut à la fondation de Bwanjep, groupe phare du kaneka, mouvement musical lancé au début des années 80. Avec trois compères,

il a rejoint la création musicale en train de s'élaborer ici, y ajoutant leurs polyphonies et percussions à base de fougères frottées ou d'écorces frappées.

Leader du groupe Dezoriantal et directeur de la compagnie Nomade in France, Abdelwaheb Sefsaf s'est beaucoup documenté, multipliant les voyages en Nouvelle-Calédonie et en Algérie. Tout a commencé avec Kabyles du Pacifique, ouvrage de Mehdi Lallaoui. C'est en le lisant que Sefsaf a appris que Louise Michel s'était fait la porte-parole des Kanaks et des Kabyles. Depuis,

Sefsaf est intarissable sur le sujet.

«Réparer, c'est raconter. C'est le sens de cette histoire. Au-delà de toute idée de repentance, cet état des lieux est nécessaire pour construire un futur», insiste celui qui, entre deux notes de musique, parle de «la France du dessous, celle des Fatima, Huang, Mohamed, Fatoumata, Simane.» Toute concordance avec l'actualité n'est pas fortuite.

Pour donner corps et âme à ce «geste politique», le metteur en scène coutumier a sollicité l'ensemble Canticum Novum, qui réinvestit depuis 1996 des répertoires de musique ancienne, afin de tisser des liens entre l'Europe occidentale et le bassin méditerranéen. «J'ai découvert un instrumentarium, qui permet d'ancrer non dans la réalité, mais dans un fantasme, hors de toute temporalité. Pour toucher le public, il faut qu'il y ait une dimension poétique, susceptible d'apaiser le propos. D'ailleurs, lors des premières représentations, tout le monde a adhéré, loyalistes comme indépendantistes. Il faut sans doute venir d'ailleurs pour y parvenir», tempère Sefsaf, qui a composé la trame musicale avec Georges Baux, fidèle complice depuis trente ans.

Tout à l'oreille, ce qui n'est pas pour déplaire à Emmanuel Bardon, qui pilote Canticum Novum et a fondé voici dix ans l'Ecole de l'oralité, structure de création et de médiation culturelles établie à Saint-Etienne. «Même si j'allais dans l'inconnu, j'ai tout de suite été emballé par le sujet», assure ce dernier, qui tient dans cette pièce musicale un rôle de chanteur lead. Il a en revanche demandé au percussionniste Henri-Charles Cagat de retranscrire les notes d'intention sur partition, puis de proposer des pistes d'arrangements. Lesquelles s'affinent en toute collégialité à mesure des trois semaines passées par cette troupe en Nouvelle-Calédonie. «Le but est de se détacher des partitions pour revenir à l'oralité», admet Emmanuel Bardon.

«NOS MORTS APPARTIENNENT À TOUS»

A partir de ces mémoires entremêlées, ils ont donc créé un répertoire, avec parfois des instruments exogènes à ces univers, à l'image du nyckelharpa, une antique vièle suédoise, ou du bon vieux tuba. Création impure ? Colonialisme musical ? Non, Bardon est catégorique : «C'est parce qu'il existe des musiciens avec une connaissance tellement forte de leur culture que l'on peut se permettre d'aller à un autre endroit d'expression. La porosité est quelque chose d'intrinsèque à la création. Les hommes se racontent des



Les membres de la compagnie

«KALDÛN, REQUIEM OU LE PAYS INVISIBLE» Le chant libre

La création «in progress» d'Abdelwaheb Sefsaf, évocation vivante de la mémoire de trois tragédies à la Nouvelle-Calédonie, donne lieu à un spectacle musical, entre tradition et futur à composer.
A découvrir au festival Détours de Babel.

histoires, et donc échangent des savoirs. Et ça crée des ponts, des points de rencontre, là même où je situe tout notre travail.» Ce que confirme Simane Wenethem, originaire de Nouméa. «Je sens qu'Abdelwaheb et Manu ont trouvé l'essence du aé aé, le chant des Kanaks du Nord. Leurs voix se métamorphosent, ils font quelque chose avec ce qu'ils sont. Et moi, j'ai tout loisir d'adapter à ma sauce leurs textes. Il faut s'autoriser cette hybridation. Quand Tjibaou disait "on prépare notre natte pour accueillir les autres", c'était un geste d'ouverture.»

Né en 1988 à Lifou, grandi à Rivière-Salée, la zone reléguée de Nouméa, cet ancien danseur de hip-hop se félicite ainsi de jouer quelques jours plus tard au théâtre de Bou-



made in France et de l'ensemble Canticum Novum, en résidence et représentation à Bourail, en Nouvelle-Calédonie, le 18 février.

rail, terre des Caldoches ex-bagnards. La région fut surnommée «la vallée du malheur», celle des «Zarabes» aussi – un cimetière musulman et une mosquée en témoignent –, qui ont dû s'inventer un autre futur en oubliant leur passé, même si le cadre peut faire songer aux djebels de Kabylie. Dans cette espèce de far west jonché de 4×4 et jalonné de béton, les gens ont longtemps vécu emmurés dans un passé dont les stigmates demeurent visibles. «Ce qui m'intéresse, ce sont les traces après notre passage: comment les gens d'ici vont changer, comment les lignes peuvent se déplacer», reprend Simane. Barbe sculptée et yeux perçants, Jean-Pierre Aïfa, qui répond au sobriquet de «calife», est raccord.

L'homme a une grande expérience: il fut syndicaliste, puis maire de Bourail pour l'Union calédonienne au slogan explicite – «Deux couleurs, un peuple» –, il préside encore l'association des Arabes et amis des Arabes de la Nouvelle-Ca-

«A travers cette création, j'entends une sorte de thérapie. Nous, les Kanaks, en avons besoin.»

Jean Mathias Djaïwé
directeur du centre culturel de Hienghène

lédonie, ayant pour père un ancien déporté, et figure parmi le comité des sages de l'archipel, composé d'une mosaïque d'identités. Du haut de ses 84 ans, il estime que «cette œuvre est nécessaire pour les plus jeunes, qui connaissent mal ou pas cette histoire. Il est temps de sortir du "je" pour aller vers le "nous". Nos morts appartiennent à tous et non à une communauté. C'est à ce prix que l'on sortira du ressentiment pour toucher la résilience». Deux jours plus tôt, Jean Mathias Djaïwé, directeur du centre culturel de Hienghène, était au diapason. «A travers cette création, j'entends une sorte de thérapie. Nous, les Kanaks, en avons besoin... Les anciens ont subi la colonisation dans sa forme la plus violente, et

c'est grâce à leur résistance et leur résilience que les plus jeunes bénéficient d'un modèle hybride. Etre biculturels, français et kanaks, ça peut être une force. La marche est enclenchée et rien ne peut plus arrêter la construction d'une nouvelle nation.»

ON NAÎT LÀ-BAS, ON EST D'ICI

En attendant, *Kaldun, requiem ou le pays invisible* donne à entendre une bande originale entre avant-hier et après-demain. Chants spirituels en mode prière musulmane, airs célébrant la révolte d'Ataï, ce grand mix interroge les plis et remous des identités fragmentées, des frontières reconfigurées, non sans écho avec la Poétique de la

relation d'Edouard Glissant. «On souhaite inventer une forme qui témoigne d'une créolisation, telle qu'elle pourrait être aboutie dans un siècle. Le calédonien du futur en somme, pétri de toutes les histoires de cette terre», analyse Abdelwaheb Sefsaf qui se repaît des «anachronismes musicaux», à l'image de cet *Ave Maria*, précédé de la lecture d'une lettre adressée en 1873 au pape d'un frère mariste en position de missionnaire, qui prend peu à peu les contours d'un groove boosté de tuba et perclus de percus. Les notes suggèrent ainsi les contours de cette interfécondité qui, pour promettre un autre entendement du monde, ne peut s'affranchir de creuser la question de la racine et des origines. On naît là-bas, on est d'ici aussi. Cette bande-son en témoigne, première phase d'un «projet considérable», selon le metteur en scène. «Il s'agit d'un socle, afin d'intégrer la dimension théâtrale, où la forme sera plus dans le jeu que dans le récit. Cette création faite de traces et de rhizomes se devait d'être à la hauteur de cette histoire des plus complexes.» A partir de l'automne, il prévoit de tourner trois ans cette formule hybride, un dispositif pluri-média qui intègre même une phase muséale. Mieux: un retour en Nouvelle-Calédonie devrait se faire au printemps 2025, d'autant que, pour l'heure, le contexte économique ne lui autorise hélas pas d'envisager la venue de Kanaks en Europe. Pourtant, ces derniers ajoutent naturellement une couche comme sur cette fantaisie d'obédience orientale qui oblique avec les percussions kanaks et les stridents sifflets des anciens maîtres caldoches.

Comment ne pas entendre un écho à propos, dans l'ultime chanson aux faux airs de calypso improvisée par le quartet vocal kanak le 15 février à Hienghène? Intitulée *Djawé Hwarani Bhwé* («le cycle de l'eau»), les paroles prédisent qu'un fruit tombé dans la rivière va jusqu'à la mer, et de là d'autres racines pousseront ailleurs. A cet instant, une douce lancinance incline à la danse, en suspension, avec le duduk arménien, un ukulélé, un violon aux faux airs de fiddle, un tuba à la ronde néo-orléanaise. Et Abdelwaheb de s'élancer dans une volée de tals hindoustani. Bienvenue dans le tout-monde à reconstruire en déconstruisant les clichés. Vaste chantier. ♦

KALDUN, REQUIEM OU LE PAYS INVISIBLE par ABDELWAHEB SEFSAF Le 30 mars à la Rampe d'Echirrolles (38130), dans le cadre du festival Détours de Babel.

Cinéma

Musique

Miss France

Échirolles

Kaldûn, requiem ou le pays invisible ce jeudi soir à La Rampe

Le Dauphiné Libéré - 29 mars 2023 à 20:35 - Temps de lecture : 2 min



L'ensemble musical Canticum Novum dirigé par Emmanuel Bardon. Photo Pierre GRASSET

Kaldûn, requiem ou le pays invisible sera jeudi soir à La Rampe co-accueilli par le festival Détours de Babel. Bien dans l'esprit de cet événement culturel, ce spectacle de théâtre musical, proposé par la Cie Nomade in France et l'ensemble Canticum Novum en compagnie du groupe Aligator, est une passerelle entre les cultures du monde. Son créateur Abdelwaheb Sefsaf explique : « Kaldûn est le nom donné par les Algériens à la Nouvelle-Calédonie où ils furent déportés en 1871. Dans les bateaux de l'exil et sur place, ils y ont retrouvé les Communards. Et sur l'île, ils ont découvert le peuple kanak et sa

résistance face au colonisateur. De ces trois révoltes, j'ai voulu en faire un métissage culturel et artistique. Nous avons déjà fait tourner ce spectacle en Nouvelle-Calédonie. L'accueil du public y a été très enthousiaste. Pour lui, c'était comme une révélation, une prise de conscience d'une » créolisation « possible des mémoires et des luttes. » Quelle a été votre démarche artistique ? « A l'image de ma formation de comédien à l'École nationale supérieure d'art dramatique de Saint-Etienne et de mon parcours personnel de musicien. J'avais fondé le groupe de musique world Dézoriantal. J'ai réuni mes deux passions avec la création de ma compagnie de théâtre musical, Nomade in France. Pour ce spectacle, je suis sur scène, aux côtés de Johanna Nizard, avec le groupe de musique actuelle électro ethnique Aligator et l'ensemble Canticum Novum qui joue, sur des instruments originaux, la musique de l'Europe des Balkans et du bassin méditerranéen. Ce sera un mélange de la culture kanak et berbère, sans oublier les Communards ! »

Kaldûn, requiem ou le pays invisible, après son triomphe en Nouvelle-Calédonie, fait escale jeudi soir à Échirolles : un spectacle exceptionnel à ne pas manquer. Bonne nouvelle, il reste encore des places.

Jeudi 30 mars à La Rampe 20 h, 15 avenue du 8-Mai-1945 à Échirolles. Billetterie par courriel : billetterie@larampe-echirolles.fr ou par téléphone 04 76 400 505 ou sur place.

PIÈCES / MISE EN SCÈNE

KALDÛN

MISE EN SCÈNE

ABDELWAHEB SEFSAF



Pour sa première création en tant que directeur du Théâtre de Sartrouville (Yvelines), le metteur en scène mêle théâtre et musique afin d'aborder l'histoire des migrations forcées en Nouvelle-Calédonie.

PROPOS RECUEILLIS PAR TIPHAINÉ LE ROY

LE CONTEXTE

Ensemble d'îles et d'archipels situés à l'est de l'Australie, la Nouvelle-Calédonie est colonisée par la France sous le Second Empire dans l'optique de renforcer sa présence dans cette zone du Pacifique sud, et pour y fonder une colonie pénitentiaire. Entre 1864 et 1897, environ deux mille Algériens sont relégués en Nouvelle-Calédonie. Parmi eux figurent les instigateurs de la l'insurrection kabyle de 1871 contre l'entreprise coloniale française en Algérie.

◆ UNE PIÈCE AUX FONDEMENTS HISTORIQUES

J'ai découvert cette histoire de migrations forcées par l'ouvrage *Kabyles du Pacifique*, de Mehdi Lallaoui. Pour punir la révolte de Mokrani, en Algérie, en 1871, certains participants au mouvement ont été envoyés au bagne, tout comme des communards, à la même époque. Je suis tout de suite entré en vibration avec ce support qui résonne avec mon envie de connecter ma double culture à travers des récits historiques. Je rencontre l'histoire des déportés de la Commune à travers l'histoire de ces déportés algériens. Je me rends compte qu'ils fraternisent au cours de la traversée. Ce sont des destins de souffrance et de revendication. Dans les deux cas, il y a une injustice et un combat pour la liberté. Ces destins de révoltés rencontrent une troisième révolte : celle des Kanaks en 1978. À cette époque, la Nouvelle-Calédonie est une colonie très récente. J'ai eu envie de parler de ces trois révoltes, dont les protagonistes se sont retrouvés sur un territoire au milieu du Pacifique, et questionner ce qu'il en advient.

◆ L'ÉCRITURE

J'ai écrit le texte de la pièce. Il y avait deux possibilités pour raconter cette histoire : soit un seul en scène, soit une fresque. J'ai choisi la deuxième option, celle d'une fresque composée d'une double écriture, théâtrale et musicale, avec une distribution nombreuse. En abordant cet angle mort de l'histoire de France, j'envisage un moyen d'expliquer certains événements de l'histoire plus récente. Je pense que des traumatismes sont tus et que les exposer au grand jour permet d'apaiser la société. Les raisons de la présence de populations immigrées sur un territoire sont souvent assez sombres, il est important d'en parler. Je me suis rendu en Nouvelle-Calédonie. Voir que certains ont fini leur périple là-bas, dans ce cimetière des « Arabes », comme il est nommé, est extrêmement émouvant. Je me suis rendu compte des nombreux métissages de la population. J'ai aussi mieux connu l'histoire des Kanaks, et de leurs révoltes, comme en 1917, ou les fondements de la prise d'otages de la grotte d'Ouvéa, en 1988.

◆ LA MISE EN SCÈNE

Il m'a fallu trois ans de préparation pour ce spectacle. Je n'ai jamais autant travaillé en amont sur la documentation et j'ai rencontré en Nouvelle-



« LES RAISONS DE LA PRÉSENCE DE POPULATIONS IMMIGRÉES SONT SOUVENT SOMBRES »

Calédonie des personnes issues de ces migrations forcées, notamment de Kabyles, mais aussi des migrations forcées de femmes. Car il y a aussi, à cette époque, des femmes envoyées au bagne, notamment des Bretonnes venues à Paris travailler dans de grandes maisons parisiennes, et qui ont eu recours à des « faiseuses d'ange » après avoir été victimes d'abus du maître de maison. Assez rapidement, j'ai réalisé qu'un spectacle ne suffirait pas à raconter tout cela, j'ai donc choisi de créer un espace muséal que les spectateurs et spectatrices traversent avant de s'installer pour la représentation. Cela permet de se mettre en condition et de leur raconter brièvement l'histoire des Kanaks, des Kabyles et des communards. Notre approche est presque journalistique, et je ne voulais pas priver les spectateurs de ce regard.

Au plateau, la musique jouée en direct permet d'élargir le champ proposé par le théâtre. Il y a aussi de la danse. Chaque fois que je retourne avec l'équipe en Nouvelle-Calédonie, je réalise des interviews et nous les filmons. La réalisatrice Raphaëlle Bruyas, qui travaille sur *Kaldûn*, porte aussi son regard sur cette histoire.

◆ UN TISSAGE ENTRE RÉEL ET FICTION

À partir de tout ce matériau de recherche, j'ai voulu créer un récit qui reste fidèle à la manière dont j'ai connu cette histoire, par le prisme de ma découverte de l'existence de ces déportés kabyles, à travers un personnage, Aziz, fait prisonnier politique du fait de sa participation à la révolte kabyle aux côtés d'El Mokrani. Au départ, le spectacle est un monologue, puis le récit s'incarne dès lors qu'il est interpellé par un autre protagoniste, et nous le voyons rencontrer des communards, comme Louise Michel. Au départ, je ne voulais pas la faire intervenir directement, puis, à force de recherches, il m'a semblé indispensable de la faire apparaître dans le récit tant elle est une figure héroïque de la Commune.

Neuf musiciens et musiciennes sont sur scène avec six comédiens et comédiennes. Il a fallu défendre cette grande forme qui nous permet de travailler de manière très poussée autant sur la lumière et la technique que la scénographie ou les costumes. Je suis très fier de voir à quel point ce type de spectacle contribue aussi à maintenir des métiers. ◆

En coulisses : La création épique Kaldûn
Par Nicolas Zarrouk

EN COULISSES

La création épique "Kaldûn" est jeudi au théâtre Molière à Sète



UNIQUE *Kaldûn*, c'est le nom donné à la Nouvelle-Calédonie par les Algériens déportés sur cette île lointaine en 1871. Création musicale et théâtrale d'Abdelwaheb Sefsaf *Kaldûn, requiem ou le pays invisible* entremêle la voix de ceux-ci, à celle des Communards exilés et des Kanaks colonisés. À vivre et vibrer ce jeudi à 20 h. tmsete.com

Kaldûn, une pièce musicale à la croisée des révoltes
Par Nicolas Zarrouk

4 > SÈTE

Kaldûn, une pièce musicale à la croisée des révoltes, créée à Sète

THÉÂTRE

La première est pour jeudi, à Sète. Au théâtre Molière, l'heure est aux derniers ajustements.

Nicolas Zarrouk
nzarrouk@midilibre.com

Mines graves et concentration maximale sur la scène du théâtre Molière de Sète, pour les techniciens, les comédiens de la Cie Nomade in France et les musiciens de Canticum Novum. À quelques jours seulement de la première de *Kaldûn*, ambitieuse fresque historique, il reste encore de nombreux détails à régler. Comme ce changement de décor sur lequel l'équipe s'exerce depuis presque trente minutes, sous l'œil attentif du metteur en scène Abdelwaheb Sefsaf. Ce jeudi 19 octobre, pour la représentation sèteoise, il faudra que les tours de carton-pâte du décor à tiroir pivotent dans le bon timing, que les comédiens parviennent à se changer tout en rejoignant leurs places, que les musiciens prennent position dans les temps... Car au terme du monologue, quoi qu'il arrive, le rideau se lèvera.

« Si tout fonctionne, la magie opère dans la salle. Mais c'est aussi une grosse prise de risque. Le premier jour, on avait besoin de 6 minutes pour la mise en place. Aujourd'hui, il ne nous faut que 2 minutes et 20 secondes. Il faut encore gratter 10 secondes... », confie dans un sourire Abdelwaheb Sefsaf, directeur du Centre dramatique national de Sartrouville, qui s'est délocalisé pour l'occasion sur l'île singulière.

Dans *Kaldûn*, le comédien et metteur en scène – qui fût aussi



L'équipe de *Kaldûn* est en résidence au théâtre Molière de Sète depuis début octobre.

C. GRAYNAUD DE LACE

l'un des membres du groupe de musique Dezoriantal – nous plongeant dans trois révoltes, à travers trois continents, pourtant intimement liées. « En France, tout le monde connaît l'épisode de la Commune de Paris, de 1870. Mais qui se souvient qu'un an plus tard, en Algérie dans la région de Béjaïa, la révolte de Mokrani n'est pas loin de renverser le pouvoir colonial français ? Les insurgés kabyles vont être déportés, avec les Communard, direction le bagne de

Nouvelle-Calédonie, où un surprenant bouillon de culture se met en place. » Mais cette terre du bout du monde a déjà des occupants. Et en 1878, c'est au tour des Kanaks de se révolter pour défendre leur mode de vie.

En résidence au théâtre Molière

L'équipe de *Kaldûn* est arrivée à Sète au début du mois d'octobre, mais travaille sur la pièce depuis la fin août. Une résidence artistique de création rythmée par les

longues heures de répétition. « Nous avons deux à trois séquences par jour. On travaille en moyenne de 9 h à 21 h. Le matin est plutôt dédié à la technique, l'après-midi aux répétitions. Et il y a le filage à 19 h, pour que le corps commence à s'habituer au rythme des représentations, précise le metteur en scène. Comme pour des sportifs de haut niveau, il faut gérer la fatigue et le risque de blessure des cordes vocales. Les comédiens sont des professionnels, ils ont une hygiène de vie irréprochable. »

Et ils vont en avoir besoin ! *Kaldûn* sera donné pour la première fois sur la scène du théâtre sèteois ce jeudi, avant de partir en tournée à travers la France. Quarante dates sont déjà signées pour cette saison, et le calendrier se remplit déjà pour l'année prochaine.

> *Kaldûn*, d'Abdelwaheb Sefsaf, jeudi 19 octobre à 20 h au théâtre Molière de Sète. De 5 € à 33 €. Infos et réservation sur www.tmsete.com.

Comédiens et musiciens cohabitent

SUR SCÈNE Comédien, metteur en scène mais aussi musicien, Abdelwaheb Sefsaf défend un théâtre dans lequel la musique tient un rôle central. *Kaldûn* n'échappe pas à la règle. Sur scène, les comédiens partagent les planches avec neuf musiciens, qui se produisent en direct. « C'est une contrainte supplémentaire. Chacun doit comprendre les problématiques de l'autre et apprendre à composer avec. Mais je suis convaincu que cela amène une dimension supplémentaire pour le public. » L'artiste a composé l'intégralité des musiques du spectacle, en collaboration avec Georges Baux. Le musicien toulousain, compagnon de route depuis 30 ans de Bernard Lavillier et homme de l'ombre du théâtre français, est en charge sur *Kaldûn* de la direction musicale.

Kaldûn, la convaincante épopée d'Abdelwaheb Sefsaf
Par Peter Avondo**CRITIQUES*****Kaldûn, la convaincante épopée d'Abdelwaheb Sefsaf***

24 octobre 2023



Sur la Scène nationale du Théâtre Molière de Sète, Abdelwaheb Sefsaf crée *Kaldûn* en mélangeant théâtre, musique et histoire. Loin de toute moralisation, il offre une pièce généreuse qui ne laisse rien ni personne de côté... À voir absolument !

Il y a bien des pans de notre histoire que nous connaissons peu, que nous avons oubliés ou qu'on ne nous a pas appris. À n'en pas douter, les trois révoltes qui convergent dans la pièce *Kaldûn*, dernière création d'**Abdelwaheb Sefsaf**, en font partie. Ici, dans les années 1870, le sort des Communards rejoint celui des Berbères que l'on condamne au bagne, dans une colonie aux antipodes de la métropole. Mais cette Nouvelle-Calédonie convoitée par la France est déjà la terre des Kanaks, bien décidés à ne pas laisser l'histoire de leur peuple être spoliée par un envahisseur prétendument supérieur.

Passionné d'histoire, le metteur en scène récemment nommé à la tête du CDN de Sartrouville ne tarde pas à nous avertir : rien de ce qui sera porté au plateau n'a été inventé, ou presque. Même certains éléments de décor sont reproduits quasi à l'identique, comme pour rappeler que la mise en scène, qui tient ici de la création artistique, a servi, en d'autres temps pas si lointains, à l'humiliation et à l'asservissement de certaines populations. Autour de ces éléments, la scénographie de **Souad Sefsaf**, augmentée des lumières d'**Alexandre Juzdzewski**, s'impose avec beaucoup de pertinence et d'ingénierie, à l'image des trois récits qui se rencontrent, s'approprient et finissent par s'imbriquer dans une fluidité implacable.

Prendre l'histoire comme elle vient

© Christophe Raynaud de Lage

Indissociable du travail artistique d'**Abdelwaheb Sefsaf**, la musique composée par **Aligator** trouve une place précieuse dans la conception de *Kaldûn*. Autour d'elle, des chants aux instrumentaux, s'articule une épopée historique dans laquelle on plonge sans retenue... et loin de toute didactique ! Voilà certainement le point d'entrée le plus délicat pour un tel sujet, approché ici avec beaucoup de finesse. Sobrement vêtu d'une chemise et d'un pantalon noirs, micro attaché à la ceinture, le metteur en scène gravite autour du plateau et s'autorise, avec parcimonie et un brin de détachement, quelques parenthèses visant à

offrir au public des clés de contextualisation bien choisies. Rien de plus, rien de trop, aucune leçon à donner ou à

recevoir. Pour le reste, la dramaturgie fait son œuvre. L'écriture est complexe par les propos qu'elle aborde, et pourtant livrée avec une certaine évidence par les artistes qui la portent. Sous les traits d'une Louise Michel plus vraie que nature, **Johanna Nizard** emporte dans sa justesse et son énergie sans faille une distribution pluridisciplinaire dans laquelle chacun trouve sa place.

De la matière du texte au travail du son, des costumes soignés à la vidéo dont on use avec modération... rares sont les spectacles qui nous donnent ainsi le sentiment que rien n'a été laissé au hasard. C'est pourtant peu de dire que, sur le papier, *Kaldûn* représente un défi de taille, pour les artistes comme pour les spectateurs. Mais la générosité des uns rejoint ici la curiosité des autres, donnant lieu à une rencontre authentique et sans prétention dans cette création à laquelle on ne peut souhaiter que succès et longue vie.

Peter Avondo

Kaldûn d'Abdelwaheb Sefsaf

Théâtre Molière – Sète, scène nationale archipel de Thau

Avenue Victor Hugo, 34200 Sète

Création le 19 octobre 2023

Tournée

Du 14 au 17 novembre : La Comédie de Saint-Étienne—CDN

Du 23 au 26 novembre : Théâtre des Quartiers d'Ivry CDN du Val de Marne

Du 29 novembre au 2 décembre : Théâtre de Sartrouville—CDN

Le 7 décembre : Sémaphore de Cébazat

Du 13 au 17 février : Célestins, Théâtre de Lyon

Le 14 mars : Le Carreau, Scène nationale de Forbach et de l'Est mosellan

Texte et mise en scène : Abdelwaheb Sefsaf

Avec : Canticum Novum (Emmanuel Bardon, Henri-Charles Caget, Spyridon Halaris, Léa Maquart, Artyom Minasyan, Aliocha Regnard, Gülay Hacer Toruk) et avec Fodil Assoul, Laurent Guitton, Lauryne Lopès de Pina, Jean-Baptiste Morrone, Johanna Nizard, Malik Richeux, Abdelwaheb Sefsaf, Simanë Wenethem

Assistanat à la mise en scène : Jeanne Béziers

Dramaturgie : Marion Guerrero

Composition musicale : Aligator (Abdelwaheb Sefsaf / Georges Baux)

Direction musicale : Georges Baux

Arrangements et adaptation musicale : Henri-Charles Caget

Scénographie : Souad Sefsaf

Costumes : Emmanuelle Thomas assistée de Mélodie Barbe, Isaure Lecœur

Création du crâne : Florian Poulin

Lumière : Alexandre Juzdzewski

Vidéo : Raphaëlle Bruyas

Son : Jérôme Rio

Construction décor : Les Ateliers d'Ulysse et Guillaume Ponroy, Ivan Assael, Henri Meiffren, Romain Ducher, Margaux Chevalier

Régie générale : Arnaud Perrat

Régie vidéo : Stéphane Cavanna

Régie plateau : Laurent Miché

25 octobre 2023

La Gazette des Sorties**27**

COUPS DE CŒUR

Les récits de la révolte

Sète. Trois révoltes et un point commun : la Nouvelle-Calédonie. L'auteur et metteur en scène Abdelwaheb Sefsaf présente sa nouvelle création, *Kaldûn*, jeudi 19 au théâtre Molière à Sète. Entre fiction et documentaire, on embarque pour la Nouvelle-Calédonie – *Kaldûn* en algérien – où se rencontrent, au bain, les protagonistes de trois révoltes de la fin du XIX^e siècle : les communards de Paris en 1870, les Kabyles de la révolte d'El Mokrani en 1871 et les Kanaks en 1878 contre la spoliation de leurs terres. "À travers trois récits, j'ai réalisé un syncrétisme de la révolte", explique Abdelwaheb Sefsaf. "Il est important de raconter, car tout ce qui n'est pas dit entraîne la rancœur et la violence." Sur scène, vingt artistes œuvrent au récit, entre théâtre, musique, danse et vidéo.

Cécile Guyez

Jeudi 19 à 20h au théâtre Molière, av. Victor-Hugo à Sète.
Tél. 04 67 74 02 02 et tmsete.com. Entrée : 10 € à 33 €.

Kaldûn, un spectacle de théâtre musical grand format d'Abdelwaheb Sefsaf
Par Eric Demey

« Kaldun », un spectacle de théâtre musical grand format d'Abdelwaheb Sefsaf



CDN DE SARTROUVILLE

Publié le 26 octobre 2023 - N° 315

Abdelwaheb Sefsaf offre avec *Kaldun* un spectacle de théâtre musical grand format et grand public qui éclaire l'histoire méconnue et passionnante de la colonisation de la Nouvelle Calédonie.

L'histoire des colonies françaises semble offrir une ressource infinie d'histoires plus intéressantes et éloquentes les unes que les autres quant à la violence dans laquelle celles-ci se sont constituées. Avec *Kaldun*, Abdelwaheb Sefsaf, nouveau directeur du CDN de Sartrouville, revient sur la colonisation de la Nouvelle Calédonie qui s'est opérée dans la deuxième moitié du XIXème siècle. Un pan méconnu de notre histoire nationale qui possède en plus la caractéristique de croiser l'histoire de l'Algérie et celle de la Commune.

Kaldun nous transporte ainsi à Mokrani en Algérie, du côté de l'exposition coloniale à Paris, au Fort de Quelern dans le Finistère, sur les bateaux de déportation visant à peupler la nouvelle colonie et enfin du côté de l'île des Pins, bien sûr, de l'autre côté de la Terre. Un voyage en récits et en musique qui nous ramène dans les années 1870 mais trace aussi des liens avec l'histoire plus récente, où l'acquiescement des auteurs de la fusillade de Hienghène de 1984, par exemple, rappelle combien la justice peut rester d'essence coloniale sur nos territoires.

Une réelle puissance spectaculaire

On ne rapportera pas ici avec plus de détails l'histoire de l'établissement de cette colonie de bagnards que le spectacle reconstitue pour le plus grand plaisir du spectateur à travers des tableaux richement illustrés qui suivent la destinée d'Aziz croisant celles du chef kanak Ataï, de Boumezrag el Mokrani, leader de l'insurrection algérienne, et de la célèbre communarde Louise Michel. La scénographie de Souad Sefsaf avec en fond de scène les projections vidéo conçues par Raphaëlle Bruyas œuvrent en mode reconstitution pittoresque que les costumes d'Emmanuelle Thomas parachèvent. Les huit interprètes et sept musiciens de l'ensemble Canticum Novum sont engagés dans chaque nouveau tableau. En naît une théâtralité un peu statique et encombrée mais l'ensemble dégage une réelle puissance spectaculaire, à coup de morceaux coécrits par Georges Baux qui reprennent les langues et inspirations musicales des pays et régions que la pièce traverse. Tout de noir vêtus, Abdelawaheb Sefsaf et sa troupe y chantent et racontent comment les luttes des opprimés ont pu les rapprocher entre eux malgré leurs différences, constituant ainsi une humanité commune, des alliances surprenantes, des métissages construits à rebours des préjugés et peurs qui peuvent habiter les représentations de l'Autre. En ces temps plus que perturbés, c'est évidemment un plaisir qu'on ne peut pas boudier.

Eric Demey

Δnnexes

LEVER DE RIDEAU

THÉÂTRE ET POLITIQUE



PAR OLIVIER NEVEUX

«INTERPELLATION NATIONALE»

Découvrir des spectacles «étrangers» est désormais une chose courante. Les grands festivals se proposent ainsi de porter à la connaissance du public tel ou tel pan du théâtre international. Ce n'est jamais sans poser de fortes questions. Ainsi, de très légitimes enjeux écologiques tendent, hélas, à devenir, par une ruse vicieuse de l'histoire, une des raisons parfois avancées pour ne valoriser à l'avenir que la proximité. Elle est précieuse, pourtant, cette ouverture.

Et délicate : que se montre-t-il, en effet, du monde sinon celui qui a pu accéder aux regards de ces médiateurs particuliers que sont les programmeurs, souvent conduits là en voyages organisés ? Qu'est-ce que les États mettent en avant de l'art de leur pays ? Qu'est-ce que la « France » valorise ainsi comme formes ? Il se joue, alors, comme une microgéopolitique diplomatique ; un jeu de pouvoir que renforce par ailleurs l'idéologie du « découvreur » : être le premier à faire connaître une œuvre.

Des spectacles sont produits pour cela : leur future diffusion dans des circuits qui les déterminent esthétiquement et « thématiquement ». Combien d'artistes étrangers dépendent, à cet égard, d'un marché qui les fait vivre au risque de les aliéner à ses attentes stéréotypées ? Et combien de pièces ici sont désormais conçues pour être exportées, se retrouvant çà et là, et formant un espace, à sa façon, uniformisé ?

Cette expérience ramène la question nationale, celle de l'« autre », au cœur de la séance théâtrale. Elle invisibilise pourtant la « nôtre ». Sauf à assister à des spectacles français à l'étranger. C'est ce que j'ai pu mesurer en juillet dernier au festival d'Almada au Portugal, qui programmat, entre autres, une œuvre « française », *Ulysse de Taourirt* d'Abdelwaheb Sefsaf, que j'avais déjà pu voir, l'an passé, au Festival d'Avignon.

Almada est un festival populaire et exigeant créé par le metteur en scène communiste Joachim Bénite ; c'était, cette année, sa quarantième édition. Elle associait, comme de coutume, des œuvres de metteurs en scène européens (Raoul collectif, Yoann Bourgeois, Milo Rau) à celles d'artistes portugais, dont notamment celle de son directeur, l'auteur-metteur en scène Rodrigo Francisco.

Les spectacles eurent chacun leur succès avec, comme ailleurs, des réticences et des enthousiasmes, des ovations et des perplexités.

Mais le spectacle « français », il m'était impossible de le recevoir comme en France. Les surtitres le rendaient assurément « étrange », certaines allusions ou références soulignaient son caractère local ; l'actualité, quelques jours après l'assassinat par un policier de Nahel M. et les révoltes qui ont suivi, ordonnait différemment son propos. Mais ce n'était pas tout. Ici, à Almada, la France, son histoire ou son présent, n'était plus seulement un thème ou un sujet : elle organisait, malgré moi, la réception.

Le spectacle devenait en effet un document passionnant sur une propriété, invisible et imperceptible, qui pourtant le détermine : sa matière nationale. J'entendais et voyais ce que je n'avais ni vu ni entendu quelques mois auparavant. En un sens, au milieu d'un public qui y trouvait autrement son compte, l'œuvre m'interpellait en tant que Français. Expérience rare, alors même que se multiplient aujourd'hui d'autres types d'interpellations sur les scènes, autour, par

exemple, du racisme ou du genre. Expérience étonnante qui leste l'œuvre d'un poids paradoxal : celui de l'état, au quotidien gazeux, de nos constructions nationales.

Ce qu'à sa façon le festival soulignait : à quelques mètres du théâtre pavoisaient les drapeaux des pays des spectacles programmés. Parmi ceux-ci, le drapeau israélien : la Batsheva Dance Company avait en effet été invitée quelques jours auparavant. *Soft power* de la politique de normalisation menée par l'État d'Israël, elle avait rencontré un grand succès tandis, d'ailleurs, qu'en Palestine, les locaux du Freedom Theatre de Jenine étaient bombardés. Deux conclusions provisoires : tout d'abord, la précieuse évidence, si souvent déniée, que le théâtre ne peut bien longtemps se soustraire à ses déterminations nationales. Et aussi qu'il existe, pays après pays, une constante culturelle européenne : l'indifférence au sort des palestiniens, considérés pour rien. ♦

OLIVIER NEVEUX EST PROFESSEUR D'HISTOIRE ET D'ESTHÉTIQUE DU THÉÂTRE À L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE LYON.

« CETTE ŒUVRE
M'INTERPELLAIT EN
TANT QUE FRANÇAIS »

Unrest in France: Understanding culture can heal wounds

Lisa Louis

07/27/2023

It's calm in France's suburbs again after the recent riots. But cultural activists say the uprising's causes run deep and are calling for fundamental reforms.



Frances treats its colonial past like "a family secret," says director Abdelwaheb Sefsaf

Image: C. Roynaud de Lage

It was only the spark that caused the powder keg to explode. After [a police officer fatally shot 17-year-old Nahel M](#) during a traffic stop in the Paris suburb of Nanterre at the end of June, violent riots broke out between young people and the police all over the country.

For nights on end, [cars, garbage cans and town halls](#) burned. The fires have since been put out and [the country wants to quickly rebuild](#) what was destroyed. But the wounds run deep among those who [expressed their anger](#).

In order for them to heal, the state must carry out fundamental reforms, say culture workers, who also believe cultural offerings could at least provide some relief.

Abdelwaheb Sefsaf also feels these wounds. The 53-year-old has been director of the theater in Sartrouville and [the department of] Yvelines, 10 kilometers north of Nanterre, since the beginning of the year. He is the son of an Algerian couple who moved to a socially deprived neighborhood near Saint-Etienne in southeastern France in 1948, when Algeria was still seeking independence after over 100 years of French occupation.

Sefsaf speaks of a "deep-seated, innate malaise" felt by people with roots in former French colonies. "We all have to live with this black hole in our history that weighs on us like a family secret," he tells DW. "In France, many dark episodes of colonial history are simply not taught. As a result, even young people in the suburbs can't accurately define their own history and identity."

In addition, Sefsaf believes long-held grievances stem from high unemployment, discrimination and poor access to education.

Uprisings due to unresolved colonialism

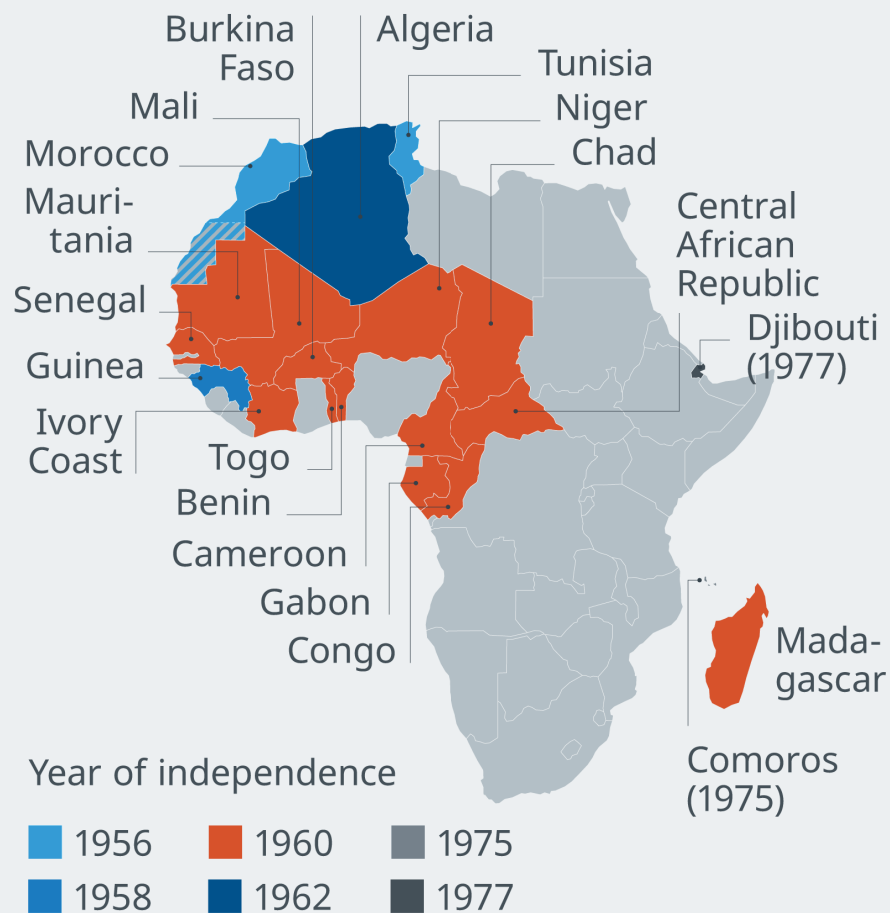
This was also the case in 2005, for example, after two young people were killed while fleeing from police in a Paris suburb. "Because even if young people are not aware of it, they are struggling daily with the trauma of colonization," Sefsaf explains.

The director has found his own form of rebellion. He stages plays that incorporate **French colonial history**, such as the deportation of more than 200 Algerians to the French overseas territory in the Pacific New Caledonia in 1871, after they rebelled against French colonial rule. "This is my way of easing the pain," he says. "Plays like this can also help others deal with trauma. We artists can definitely do our part." That's what Sefsaf does, organizing theater workshops in suburban schools, with actors in his plays coming from the affected neighborhoods, among other places.

And yet, only politics can fundamentally change things, Sefsaf says. "The state must teach colonial history holistically — only that could reconcile the colonized and the colonial masters, without the oppressors having to go the way of repentance forever," Sefsaf says. At the same time, he says, more money needs to be put into education so that there is true equality of opportunity. "If a young person has a diploma or an education, they know they have a chance at a good life in France — it's a remedy for the despair that many feel," he says.

Former French colonies in Africa

by year of independence



State to blame

Benjamin Villemagne also thinks the state bears most of the blame for the unease felt by many suburbanites.

He is the director of the Quincaillerie Moderne theater company in Paris and, like Sefsaf, grew up in Saint-Etienne. The son of a working-class family, he tells DW that he himself has the "right" skin color. "But many of my friends from Arab or African families were constantly controlled by the police and thus suppressed," says Villemagne, who even speaks of state racism.

He adds that the state must not only renew the education system. "We also need profound reforms of the judiciary and the police to finally fight this rift in society." Theater could also play a role but it would have to undergo a fundamental overhaul. "You still see mostly classical plays like Moliere's on stages," he says. "You should also address modern day problems like those in the suburbs and bring them to the center of attention."



© Marion Aeschlimann

Benjamin Villemagne believes racism has played its part

Image: Marion Aeschlimann

Constant identity checks

Musician Kristo Numpuby has first hand experience of being subjected to constant police checks.

Born in France, the Black man spent his first 22 years in the West African country of Cameroon. He then moved to central Paris, to the wealthy 7th arrondissement. "Once I was late for a meeting with my sister and ran down the street in broad daylight. That's when a police car turned around and chased me with its siren blaring. The officers brusquely ordered me to put my hands on the hood and searched me. I hadn't done anything," he recalls in an interview with DW.

Today, the 59-year-old gives music lessons at a music school in Saint-Denis, in mainland France's poorest department near Paris. And he leads music groups in schools, including in socially deprived areas. "My students learn to listen to music from all over the world and feel it," he says. "Some of them don't do well in school, but in these workshops, just because of their culture, you see they have a certain sense of music. That makes them feel like they're particularly good at something, too."

'Not listening to each other'

Numpuby is not surprised by the recent unrest. "The two sides are not listening to each other," he explains. "On the one hand, the police automatically assume that the youth are always up to something. But on the other hand, in today's fast-paced world, young people no longer have the patience to listen and react immediately to provocations."

Music can help with the latter point in particular, he says. "Through it, you get distance from things. It helps us express and channel feelings better, because it gives us pleasure, which acts like a painkiller. Also, to become a good musician, you have to practice for a long time. That effort, which requires perseverance, is also rewarding, gives you a firm structure and a kind of security."

Music as a lifeline

In any case, music was a lifeline for Salome Bossoku, the French-born daughter of Congolese immigrants. Now 19, she grew up with four of her siblings and her mother in Troyes, about 150 kilometers southeast of Paris. As the only Black girl, she felt isolated at school early on. "From the time I was four years old, no one wanted to play with me because I didn't look like them," she tells DW. "I was always alone at recess, so I would sit on a bench and sing."



A sign calling for 'Justice for Nahel'

Image: picture alliance/dpa/MAKPPP

Although her mother kept her head above water with odd jobs, she still managed — partly through government subsidies — to get Bossoku music lessons at the city's conservatory. "Music was and is my ray of hope, the source of my strength. All the sadness, anger and the impression of not being understood I could never put into words — I express these feelings when I sing or play the piano," she says. Bossoku thinks more young people should be given the opportunity for regular music lessons: "It would show them another way to express their anger." She is now studying design at a Paris university. But music will probably accompany her for the rest of her life.

This article was originally written in German.

Une maison de tous les possibles sous la houlette d'Abdelwaheb Sefsaf
Par Manuel Piolat Soleymat

ENTRETIEN

Une maison de tous les possibles sous la houlette de Abdelwaheb Sefsaf



(© Christophe Raynaud de Lage) : Abdelwaheb Sefsaf, directeur du Théâtre de Sartrouville et des Yvelines.

Soucieux des valeurs de la décentralisation et de la notion de droits culturels, Abdelwaheb Sefsaf défend à Sartrouville la vision d'un théâtre en lien avec notre époque. Un théâtre qui concerne et représente l'ensemble de la société.

Quel est le point central du projet que vous menez au Théâtre de Sartrouville ?

Abdelwaheb Sefsaf : Je souhaite faire de ce théâtre une maison de tous les possibles. Avec l'aide de quatre artistes associés : Mathurin Bolze, Margaux Eskenazi, Odile Grosset-Grange et Maurin Ollès. Ces quatre créatrices et créateurs ont, comme moi, la particularité de travailler à de nouveaux récits, c'est-à-dire des récits qui représentent sur scène la société telle qu'elle est aujourd'hui. Fidèles à l'histoire du Théâtre de Sartrouville, nous nous adresserons bien sûr aux jeunes générations en cherchant toujours à élargir le champ de nos spectatrices et spectateurs.

À travers une programmation résolument pluridisciplinaire...

A.S. : Oui. Car l'une des choses qui fonde mon identité artistique, c'est de mêler étroitement le théâtre et la musique. J'ai toujours été habité par ces deux formes d'expression. À l'adolescence, j'ai monté un groupe de musique. Par la suite, j'ai intégré l'École nationale supérieure d'art dramatique de Saint-Etienne, avant de fonder la Compagnie *Nomade In France*, dédiée au théâtre musical. Cette forme de métissage m'a permis de raconter ma double culture, de synthétiser les diverses influences qui me traversent pour essayer de dire qui je suis. C'est ce que je souhaite faire en imaginant les nouveaux récits dont je parle : éclairer les différentes composantes de notre société pour définir la culture qui est la nôtre. Une culture complexe, multiple, diverse, riche...

« JE SOUHAITE QUE LE THÉÂTRE S'ADRESSE À TOUS LES PUBLICS, QU'IL SOIT LE MIROIR DE NOTRE SOCIÉTÉ... »

Dans quelle mesure cette double inspiration est-elle liée à votre envie de vous adresser à toutes les générations ?

A.S. : Je crois que toute ma vie j'ai cherché quel était mon théâtre. Je continue d'ailleurs à le faire. A travers les allers-retours que j'effectue entre théâtre et musique, je vise une forme d'hybridation totale qui ne place pas un art au-dessus d'un autre, mais qui les mêle en dépassant les cases et les étiquettes. Cette démarche rejoint finalement mon souci de représenter, sur scène, le monde dans lequel on évolue. Or ce monde est intergénérationnel, il est composé de femmes et d'hommes, ainsi que de personnes de toutes origines sociales et culturelles. Je souhaite voir cette diversité représentée sur le plateau. Je souhaite que le théâtre s'adresse à tous les publics, qu'il soit le miroir de notre société, pour cesser d'être un outil de reproduction des élites.

Comment avez-vous pensé cette saison 2023/2024 ?

A.S. : Je l'ai pensée en construisant une programmation la plus diversifiée possible : avec du théâtre, de la musique, du cirque, de la danse, de la marionnette, ainsi que des propositions transdisciplinaires... Et puis, le Théâtre de Sartrouville étant un centre dramatique national, nous avons eu à cœur d'affirmer un lien fort à la création et à l'écriture, notamment en soutenant les projets de nos artistes associés. Les spectacles que nous mettons en avant sont des spectacles populaires, des spectacles au service d'un projet exigeant qui part à la découverte de formes nouvelles et singulières.

Manuel Piolat Soleymat

EN APARTÉ

Abdelwaheb Sefsaf au carrefour des disciplines

20 octobre 2023



Formé à l'École nationale supérieure d'art dramatique de Saint-Étienne, Abdelwaheb Sefsaf a conçu son identité artistique entre le théâtre et la musique. En pleine création de sa nouvelle pièce intitulée *Kaldûn*, l'actuel directeur du Théâtre de Sartrouville et des Yvelines, en poste depuis janvier 2023, évoque notamment ses projets pour ce CDN pluridisciplinaire.

© Christophe Raynaud de Lage

Pouvez-vous nous dire quelques mots à propos de Kaldûn ?

Abdelwaheb Sefsaf : C'est un projet qui est né il y a trois ans, à la lecture d'un bouquin qui s'appelle *Kabyles du Pacifique* de **Mehdi Lallaoui**, que j'avais un peu mis de côté pendant quelques années, jusqu'à ce que j'aide mon fils dans la rédaction d'un devoir sur **Louise Michel**. Alors je fais la connexion entre l'histoire de cette femme, de cette militante féministe avant l'heure et l'histoire de ces kabyles du Pacifique qui vont être déportés en Nouvelle-Calédonie.

En l'occurrence, je découvre qu'elle a été déportée après la Commune de Paris. Après avoir demandé la mort pour rejoindre ses camarades tués sur les barricades, elle va être condamnée au bagne à vie. Et c'est là que son sort va rejoindre celui des révoltés algériens, une révolte majeure à deux doigts de renverser le cours de l'histoire algérienne et qui va être matée dans le sang à l'instar la Commune. Le destin de ces deux révoltes va trouver un sort commun puisque la France va décider de se débarrasser de tout ce beau monde en les envoyant vers cette terre extrêmement lointaine. Et il y a en réalité une troisième révolte qui est la révolte kanak. Après l'arrivée de ces colons volontaires ou involontaires, l'écosystème kanak est évidemment extrêmement perturbé, parce qu'on a découvert une Calédonie qui était quand même déjà habitée par un peuple autochtone.

La musique tient une place essentielle dans votre approche artistique. Qu'est-ce qu'elle vous permet ici ?

Abdelwaheb Sefsaf : Elle me permet d'imaginer un horizon commun à ces trois révoltes. Associer l'histoire de la Commune au chant, c'est juste être dans une rigueur strictement historique, parce que les communards chantent absolument tout le temps. C'est inévitable, comme pour les Berbères. Ensuite, c'est une pure supposition, mais je me dis que le chant a probablement aidé à supporter cette longue traversée. Et puis il y a peut-être un syncrétisme qui est né à l'endroit de la musique, comme on le sait dans l'histoire des musiques. La créolisation des musiques est millénaire, et dans ce récit elle permet de raconter ça.

Vous dirigez le CDN de Sartrouville depuis janvier 2023. Cette double entrée dramaturgie / musique, vous la prenez en compte en tant que directeur ?

Abdelwaheb Sefsaf : Oui, parce que ce CDN a une particularité, c'est qu'il est pluridisciplinaire. Ça tient à l'histoire de ce lieu qui est d'abord une Scène nationale, puis un CDN de la jeunesse. Ces deux lieux ont fusionné et sont devenus un CDN qui conserve, via le festival Odysées en Yvelines en particulier, une mission de création vers la jeunesse. À chaque édition du festival, ce sont six créations qu'on produit entièrement. Et le CDN conserve effectivement une couleur pluridisciplinaire qui, évidemment, m'a motivé dans ma candidature. Parce que je viens déjà assez spécifiquement de la musique et du théâtre, et j'ai toujours eu un grand amour pour la danse. Et même si je ne suis pas un spécialiste de la question, je suis très heureux de pouvoir élargir la programmation à la danse, au cirque, à la marionnette...

Outre la pluridisciplinarité, qu'est-ce qui vous a inspiré pour prendre cette place à Sartrouville ?

Abdelwaheb Sefsaf : C'est cet élément-là, ajouté à l'élément sociologique et géographique. Il se trouve que j'ai une passion pour l'histoire et que le département de Yvelines est extrêmement riche en histoire, en patrimoine et en termes de typologies de publics. On a un public très rural, c'est un département très vaste. Il y a aussi des endroits très urbanisés avec des quartiers au beau milieu ou aux abords des centres-villes. C'est le cas par exemple à Sartrouville, où le CDN est niché en plein cœur d'un quartier populaire, le quartier des Indes. Ce défi-là, de faire circuler toutes ces populations à l'intérieur d'un même lieu qui est un lieu de création, c'est un défi qui m'intéresse beaucoup.

Il y a un axe majeur dont on a parlé, qui est celui de la jeunesse. Comment on va toucher les générations écran avec du vivant ?



Théâtre de Sartrouville et des Yvelines © Marie Guilmo

Abdelwaheb Sefsaf : Je crois, par les nouveaux récits. D'ailleurs, ce n'est pas vrai que pour la jeunesse, c'est vrai aussi pour le public qui ne va pas au théâtre. D'une manière générale, je crois qu'on va le chercher par les nouveaux récits. C'est pourquoi je me suis associé à quatre artistes, qui sont aussi des auteurs et des autrices. Parce que je crois que c'est très important que le théâtre, au sens large du terme, le lieu de représentation, soit à l'image de la société dans laquelle on vit. C'est vraiment fondamental. Si on veut un public diversifié, si on veut un public qui ressemble à la

société dans laquelle on vit, c'est important que les récits intègrent cette diversité au sens très large du terme.



© Christophe Raynaud de Lage

Qui sont ces quatre artistes associés ?

Abdelwaheb Sefsaf : Il y a **Margaux Eskenazi** qui crée *Si Vénus savait*, une petite forme qui va jouer dans les appartements, et on programme une pièce de son répertoire au cours de la saison. Il y a **Odile Grosset-Grange** qui va avoir une double actualité, un spectacle à la fois pour la saison et un autre pour le festival Odyssées spécifiquement. On a **Mathurin Bolze**, circassien, qui créera la saison prochaine un spectacle autour de la fragilité de notre monde. Il est allé en résidence au Pôle Nord pour appréhender ce monde qui se dérobe sous nos pas. Et puis **Maurin Ollès**, un jeune metteur en scène avec énormément de talent, beaucoup de pertinence, je trouve, dans les problématiques qu'il aborde et dans son écriture.

Pour nous, il y avait différents symboles à intégrer ces artistes-là. Tous les artistes que j'ai choisis d'associer à la programmation, je leur accorde une confiance absolue. Et quand je dis "on accueille un spectacle du répertoire", c'est une revendication de l'ancien directeur de compagnie que je suis, de dire que le répertoire est aussi précieux que les créations. Soutenir une compagnie, c'est aussi la soutenir dans son histoire, son parcours.

Quels sont les autres grands axes que vous souhaitez développer ?

Abdelwaheb Sefsaf : La proximité. Pour moi, un théâtre populaire, c'est d'abord un théâtre de proximité. Ça veut dire être capable de travailler autant le champ du théâtre que le hors-champ du théâtre. Faire en sorte que ce lieu devienne véritablement un lieu de vie. On travaille à la notion d'hospitalité. C'est un théâtre qui doit être capable d'accueillir les artistes, au sens où ils doivent se sentir chez eux, tout simplement. Et évidemment, parce qu'on accueille du public, on aura peut-être plus de facilité à le faire venir si on a la capacité de lui donner véritablement le sentiment qu'il est chez lui. Mais ça veut dire aussi qu'il faut qu'on soit capable d'aller à sa rencontre.

Donc il y a plusieurs choses que je souhaite mettre en place. La première, j'en ai parlé, c'est le théâtre d'appartement. Je n'invente absolument pas le concept, ça existe déjà, mais je le reprends avec beaucoup d'enthousiasme parce que j'y crois. C'est vraiment travailler cette notion de proximité au sens physique du terme. Au sens de l'écriture, j'en ai parlé avec les nouveaux récits pour concerner les gens. Et on va essayer de fabriquer dans les deux ans à venir un objet que j'ai découvert pour la première fois à l'occasion d'une tournée en Guyane : le carbet. C'est une structure avec un toit et pas de mur. Dans la forêt amazonienne, on trouve des carbets un peu partout, accessibles à tous pour se protéger de la pluie et du soleil, mais pas des regards. C'est un objet totalement ouvert qu'on peut s'approprier. Donc un carbet à l'échelle d'un théâtre, je trouvais ça intéressant. Il faut que ça soit assez imposant pour donner envie d'aller voir et trouver la bonne dimension pour que ça soit montable absolument partout, avec cet objet qui aura pour finalité de nous mettre à l'abri de tout, sauf des regards.

Après bientôt un an à la tête du CDN de Sartrouville, est-ce que votre regard ou vos attentes ont changé ?

Abdelwaheb Sefsaf : J'espère ne pas avoir été, pour l'instant, trop transformé par la fonction. J'espère garder une fraîcheur à l'endroit des compagnies. Parce qu'il faut qu'on pense absolument à garder ces maisons poreuses. Ce ne sont pas des forteresses, il faut qu'on reste ouvert aux compagnies, à leurs problématiques. On doit être un véritable soutien. Le fait d'avoir des compagnies associées, de ne pas monopoliser les moyens qui sont mis à la disposition, je trouve que c'est vraiment très important. Évidemment, c'est une confiance qui nous est faite par le ministère et il ne faut pas trahir cette confiance. Ce sont des moyens qui nous sont donnés, mais dont on est juste les relais. Après, on est aussi choisi pour notre qualité d'artiste, il faut aussi qu'on n'ait pas de complexe à prendre notre place à l'intérieur de ce ballet-là. Mais il ne faut pas monopoliser.

L'année prochaine, je ne crée pas pour ces raisons-là, je laisserai la place aux autres artistes. Donc j'espère ne pas avoir été trop contaminé pour l'instant, même si la charge est lourde. Je pense que c'est peut-être aussi ce qui fait que le ministère a de plus en plus de mal à motiver les candidatures. Il faut dire les choses comme elles sont : oui, la charge est lourde.

C'est une chose à laquelle vous avez pu vous préparer ?

Abdelwaheb Sefsaf : J'ai eu la chance de diriger un théâtre municipal, c'est vrai que c'est une expérience. J'avais un budget, un théâtre, quinze permanents, la problématique de la programmation... Je savais ce que ça voulait dire, "diriger un théâtre". Je n'étais pas à la rue, mais là, c'est beaucoup plus de permanents, de budget, de responsabilités. Et puis les CDN ont une mission nationale. Ça veut dire représenter un peu la culture française, avec un cahier des charges de rayonnement régional, national et international. Donc il faut intégrer cette petite idée qu'on vous a fait confiance aussi à cet endroit-là, d'où l'importance d'être pertinent dans le choix des artistes associés. Il faut considérer qu'ils sont à l'image de ce que représente la culture française aujourd'hui. Donc oui, il y a des enjeux. Ces théâtres-là sont fondamentalement des lieux de création et des lieux de décentralisation. Ça veut dire beaucoup.

Propos recueillis par Peter Avondo

Kaldûn d'Abdelwaheb Sefsaf

Théâtre de Sartrouville-CDN

Création le 19 octobre au Théâtre Molière, Scène nationale de Sète Archipel de Thau

Tournée

14 au 17 novembre à La Comédie de Saint-Étienne-CDN

23 au 26 novembre 2023 au Théâtre des Quartiers d'Ivry CDN du Val de Marne

29 novembre au 2 décembre 2023 au Théâtre de Sartrouville-CDN

7 décembre au Sémaphore de Cébazat

13 au 17 février 2024 aux Célestins, Théâtre de Lyon

14 mars à Le Carreau, Scène nationale de Forbach et de l'Est mosellan

The French far right's 'outdated' definition of identity
Par Lisa Louis

POLITICS | FRANCE

The French far right's 'outdated' definition of identity

Lisa Louis

10/21/2023

The French far right promises to defend French identity. But researchers say the party's definition of the term is outdated.



French theater director Abdelwaheb Sefsaf is the child of Algerian parents

Image: Lisa Louis/DW

The question of French identity sat at the heart of a play rehearsed at a theater in Sartrouville, a northwestern suburb of Paris, on a recent Tuesday afternoon.

Half a dozen actors sat or stood on the planks of a cross-section of a wooden ship.

"On crée la sous-France — des Fatimas, des Mohameds," (they are creating the under-France, of the Fatimas and the Mohameds) one female actor shouted out loud. "Sous-France" is a pun on the word "souffrance", which means suffering.

The play "Kaldûn" tells the story of how insurgents were taken to the **French territory of New Caledonia**, located in the South Pacific, after the government cracked down on uprisings in Paris and French-ruled Algeria in the 19th century. Algeria gained independence in 1962 after it won an eight-year armed conflict against France, which had ruled the country for over a century by the end of the war.

Director Abdelwaheb Sefsaf's parents moved from French Algeria to the southern city of Saint-Etienne just after World War II.



The play "Kaldûn" tells a story of French colonial history

Image: Lisa Louis/DW

'Repairing our collective memory'

The 53-year-old director, who has both French and Algerian nationality, says remembering largely forgotten parts of the country's history is crucial to getting to the bottom of French identity — and his own.

"Telling these stories helps repair our collective memory as we suffer from the traumas of the parts of our history which we have forgotten," Sefsaf told DW. "I am 100% French. But I also need to own my personal history. As the son of immigrants, I am proud of this legacy and the culture I have inherited."

France's far-right National Rally party (RN), however, seems to prefer to ignore such aspects of the country's identity. Its 2022 presidential election manifesto featured a proposal to ban bi-nationals — like theater director Sefsaf — from jobs in the civil service.

Marine Le Pen, the RN candidate in the past two presidential elections, reached the decisive run-off vote for the presidency for the second time in a row last year.

She lost against now re-elected centrist President **Emmanuel Macron**, but the portion of the French population who voted for her rose more than five percentage points from her previous run at the presidency — from just under 34% in 2017 to over 41%.

Back on the campaign trail for next June's **European Parliament elections**, the party is once again championing its idea of French identity.

"I'll defend the original France, its identity and borders," RN president and lead candidate Jordan Bardella said at the party's first EU campaign meeting in the southern town of Beaucaire in September.

The party did not reply to requests for an interview.

One-third of French people have foreign origins

But is the party's version of French identity too simplistic? A recent study by France's National Institute for Statistics found that at least a third of French people have foreign origins. That figure will likely increase in the coming years.

At a recent conference at the anthropology museum Musée de l'Homme in western Paris, researchers discussed how French history has been marked by immigration and colonization, emphasizing that many in France, especially the far right, adhere to a bygone definition of the country's identity.

Historian Naima Huber-Yahi, who specializes in colonial history, told DW that a number of far-right French politicians promote this outdated vision.

"They pretend being French only includes white people ... This narrative stems from the 19th century and has not been updated since. It does not take into account other aspects such as our history of slavery, colonization or migration, nor does it include people of color such as many French living in overseas territories," she said. "It just doesn't correspond to today's reality."

Ahmed Boubeker, a sociology professor at the University of Saint-Etienne, spoke at the conference of a "hegemony of far-right ideas" in France.

"There's a whole group of reactionary intellectuals who believe that the France of the past was better than today's France and reject multiculturalism," he told DW.

"But these people seem to forget that the country was founded based on a political project. Everybody who concurs with it has the right to become French — we need to stop retreating into nationalist ideas," Boubeker added.

Some French experience racism in daily life

Ghislaine Gadjard, an 87-year-old conference attendee, told DW she immigrated to mainland France from French overseas territory Guadeloupe in 1949.

"When I arrived at the age of 12, we were seen as French despite our black skin, but that's no longer the case — I'm now subjected to racist treatment almost every day," she said.

"France no longer sticks to its founding principles of liberty, equality and fraternity — I am scared that our civil rights will be taken away from us if the far right came to power," she added.

Lobna Mestaoui, another attendee of the conference, was more optimistic. The 45-year-old immigrated to France from Tunisia 22 years ago to study French. She is now a French citizen and teaches at a school in an ethnically diverse area just outside of Paris.

What 'being French' means in New Caledonia

Back at the rehearsal, one actor represented yet another angle of French identity.

Simanë Wenethem belongs to New Caledonia's Kanak indigenous people. New Caledonia is still a French overseas territory. In the play, he portrays rebel chief Ataï, who leads a revolt against French colonial rule.

Nowadays, he said, being New Caledonian — and thus being French — means many things.

"I am French — that's just the way it is. But in our part of the country, we wonder about our identity as New Caledonians. What does it actually mean?" he told DW. "Many communities form a part of our people — Indonesians, Vietnamese etc. They are well integrated into our society and we see them as brothers."



Simanè Wenethem wonders about the New Caledonian identity

Image: Lisa Louis/DW

Trying to bridge rifts

Theater director Sefsaf said France needs a new, more inclusive narrative of identity. He said he believes that cultural initiatives like his play represent one way to further that narrative.

"France is our country. We need to construct it together — and participate in defining its identity without denying our own. A shared identity is so much richer, as it includes parts of each one of us," he said.

Sefsaf's play will soon be shown in Sartrouville, Paris and other parts of France. The director told DW he's already working on his next, in hopes of bridging some of the rifts the far right is trying to deepen.

Edited by: Clare Roth